

[Texte]

Dr. Baskerville: That is an interesting question I had not really thought of when I was putting my notes together.

I know my reaction would be that the 11% of the total forest that is federally owned has a relatively small impact. Most of it is reserved outside of the consumptive use in any event. The potential of Forestry Canada would be diminished to the extent that they deal with that as opposed to becoming directly involved in the institutional problem that I perceive, in terms of bringing sustainable development to reality. We have an industry that is inchoate in its approach to things. They are big industries and each one is out to make his own... There are provincial governments and many agencies involved, and there is a need for someone who is not an owner, but who has an overall stake, a banker, which is really the federal role in this. We need someone who can provide some structure to it.

I think the potential for it to have an impact on Canadian resource use is much greater there than it is on sticking to the 11%. They can influence the other 89% with far more impact than they can the 11%.

Mr. Kristiansen: Most of your experience has been with the New Brunswick models over the years. You have a tremendous background. You must be aware of the various management regimes and the various attempts that may have been made, although rather haltingly I suspect, in terms of the kind of integrated management. There are various multiple users of the resource who have gained increasing prominence in the last few years.

Is there any process that would appear to be a move in the right direction, in terms of getting the various parties with a vested interest in the use of our forest resource and the lands involved in that? Or are we all just feeling our way?

Dr. Baskerville: The evidence I think is overwhelmingly clear, that if you want management of a commonly owned property, Crown land, you need a way to build stewardship and you have to go to what are called area-based tenures.

If I could use the example of *The Tragedy of the Commons*—an English proverb written up in the 1600s and re-written several times in scientific literature recently—there is a common pasture upon which all of the sheep owners in the village allow their sheep to graze. One of the owners of the sheep realizes that if he places 10 more sheep in his flock then all of the owners of the common, all of the village members share the cost of feeding the sheep but he will get all of the benefit from the 10 sheep when he sells them at the end of the season. He thinks this is a good way to make money, or to make his own position better, so he puts more sheep in the flock. The long and the short of it is that of course

[Traduction]

M. Baskerville: C'est une question intéressante à laquelle je n'ai pas vraiment réfléchi quand j'ai préparé mes notes. —

Il me semble que les 11 p. 100 de nos forêts qui appartiennent au gouvernement fédéral ont cependant des conséquences relativement secondaires. De toute façon, la plus grande partie de ces forêts n'est pas destinée à la consommation. Forêts Canada pourrait perdre de son influence si elle s'occupait surtout de ses forêts au lieu de participer directement à la résolution du problème institutionnel que je perçois afin de faire du développement durable une réalité. L'industrie a une façon bien rudimentaire d'aborder certaines choses. Chaque grande entreprise travaille seule, et il y a aussi les gouvernements provinciaux et bon nombre d'organismes en cause. Il faut donc quelqu'un qui n'est pas propriétaire des ressources, mais qui a un intérêt global comme banquier dans l'industrie, et c'est le rôle que le gouvernement fédéral doit jouer. Nous avons besoin d'un intervenant qui puisse donner une structure quelconque à l'industrie.

À mon avis, le gouvernement fédéral a de cette façon beaucoup plus de chances d'influer sur l'exploitation des ressources canadiennes en général que s'il s'occupe uniquement des 11 p. 100 qui lui appartiennent. Il peut avoir beaucoup plus d'influence en s'occupant des 89 p. 100 que s'il s'occupe seulement de ses propres 11 p. 100.

m. Kristiansen: Vous vous êtes occupé surtout des modèles du Nouveau-Brunswick au cours des années. Vous avez des antécédents remarquables. Vous devez être au courant des divers systèmes de gestion et des diverses tentatives qui ont été faites, peut-être quelque peu à tâtons, dans le domaine de la gestion intégrée. Il y a des utilisateurs multiples de la ressource qui ont acquis de plus en plus d'importance ces dernières années.

Considérez-vous qu'il y a maintenant des méthodes qui permettraient d'obtenir la collaboration des divers intervenants qui s'intéressent à l'exploitation de nos ressources forestières et de nos terres? Ou est-ce que nous y allons tous un peu à l'aveuglette?

M. Baskerville: Il est très clair, je pense, que si l'on veut gérer un bien commun, par exemple des terres de la Couronne, il faut une méthode qui vous permette de conserver une fonction d'intendance, et il faut pour cela un système de concessions bien délimitées.

Prenons l'exemple de la fable anglaise «La tragédie du terrain communal» qui date du 17^e siècle et qui a été reprise plusieurs fois dans des textes scientifiques récemment. Dans un village, il y avait un terrain communal où tous les propriétaires de moutons pouvaient faire paître leurs troupeaux. Un de ces propriétaires s'est rendu compte que s'il faisait paître dix moutons de plus, tous les propriétaires du terrain, tous les habitants du village partagerait le coût de l'engraissement de ces moutons, mais que c'est lui seul qui en profiterait quand il vendrait les dix moutons à la fin de la saison. Il jugeait que c'était une bonne façon de faire de l'argent ou d'améliorer sa situation, et c'est ce qu'il fit. Bien entendu,